L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TROISIEME MUNICIPALITE.——NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 21 OCTOBRE 1845.

PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:
ABONNEMENT.
Journal quotidien, intermède d'avance $12
Journal de la campagne, trois fois par semaine, une année d'avance, 5

[illegible]

Nouvelle-Orléans:

MARDI MATIN, 21 O[illegible] 1845.

CANDIDATS WHIGS:
POUR GOUVERNEUR.
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR.
EDWARD SPARROW.

PA[illegible]ORES DE LA VILLE.—Nous nous occupons volontiers des agrandissemens que subissent les autres villes de l'Union; nous mentionnons les embellissemens qu'on y fait, les grands travaux qu'on y opère; nous tenons compte de tems à autre des maisons nouvelles qu'on y construit et de la promptitude avec laquelle on remplace celles que l'incendie y a détruites. Nous faisons le relevé de ces progrès en deux lignes; cela est vrai; mais nous le faisons, tandis que nous jetons à peine un coup d'œil sur notre propre ville, tandis que nous négligeons un peu, nous l'avouons avec humilité, ce qui se fait parmi nous. Parce que les choses se sont opérées ou s'opèrent sous nos yeux, il semble que nous n'ayons pas à nous en occuper.

Nous voulons pour notre part réparer autant que possible cet oubli; nous avons déjà parcouru une bonne partie de la ville dans le but d'y relever les améliorations de tout genre qui s'y sont faites; nous continuerons ces exercices, et nous tacherons de donner successivement une esquisse complète de la situation des divers quartiers.

Le moment est bien choisi, on en conviendra, pour faire cette espèce de revue de notre ville: l'activité vient d'y renaître; et jamais on n'a construit autant que cet été et cet automne. Pendant ces mois où les affaires sont suspendues, où un calme plat pèse sur la ville, c'était vraiment un spectacle intéressant que de voir dans nos principales rues une foule d'ouvriers construisant de nouvelles maisons ou réparant les anciennes. Leur présence rendait en quelque sorte la vie à ces rues presque désertes et à moitié mortes. Pendant que les gens d'affaires se reposaient, pendant que les marchands se livraient aux douceurs de *far niente* ou de la littérature, pendant que les *doyennes* faisaient à l'écurie leurs "courriers indomptés", les entrepreneurs, les maçons, les charpentiers, les menuisiers, les peintres, couraient, bâtissaient, rabotaient, peignaient à qui mieux mieux. Les maisons neuves surgissaient à vue d'œil; les vieilles maisons reprenaient un aspect de fraîcheur, de jeunesse, d'élégance, "et réparaient des ans l'irréparable outrage"; cependant que les places s'achevaient et s'embellissaient et que les ruisseaux d'intersection se remplaçaient par des ponts. Les améliorations publiques et les améliorations particulières semblaient marcher de concert.

C'est à l'heure qu'il est, surtout, que l'on peut constater ce qu'a'est fait; et ce sera un double plaisir; car tout en comptant ce que les derniers mois ont produit, on aura la satisfaction de saisir les symptômes de prospérité qui annoncent un hiver si brillant et si plein de progrès pour presque tous les commerces, pour presque toutes les industries. Il y avait longtemps qu'une saison ne s'était ouverte sous d'aussi favorables auspices: les souffrances de la dernière crise sont à peu près oubliées; les désastres sont presque complètement réparés; l'année dernière a porté d'heureux fruits, la confiance s'est ranimée, et l'on ne sent plus que le besoin d'opérer avec activité, mais avec sagesse. La spéculation, sans tomber dans les extravagances qui nous ont coûté si cher, pourra s'exercer dans de raisonnables limites. Le champ est encore une fois ouvert à l'intelligence et à l'industrie. On le sent à l'activité empressement que l'on remarque déjà dans la démarche de ceux que les affaires mettent en mouvement.

Nous ne négligerons pas de tenir compte dans nos excursions des symptômes que nous venons d'indiquer; mais nous nous attacherons surtout aux œuvres accomplies; et encore une fois nous aurons un assez vaste champ: car la ville s'est développée dans presque tous les sens. Sauf la troisième Municipalité qui n'a pas encore pu reprendre son essor, toutes les parties de notre cité présentent depuis un an de notables améliorations. Des Champs-Elysées à la rue des Nayades, de la pointe aux rives du fleuve, nous aurons à mentionner plus d'un accroissement, plus d'un embellissement. La seconde Municipalité surtout nous fournira une ample matière; et nous voudrions que la première fût de tout point rivaliser avec sa voisine. Elle n'y prétend pas; mais cependant il a été fait beaucoup dans le carré de la ville et dans ses dépendances. C'est de ce côté que nous commencerons notre revue et nous tâcherons de ne rien oublier d'important.

—

Nous apprenons avec plaisir que M. Félix Fortuitu a été nommé secrétaire de la compagnie de la Presse à coton d'en bas, en remplacement de M. Guyt, démissionnaire.

—

Le steamer des E. U. *Col. Harney*, commandant Whitlie, parti de Norfolk le 3 septembre et passant par Charleston, St. Augustin, Tampa Bay et Mobile, est monté hier en détresse. Il est à Slaughter House Point. On nous assure qu'on a jugé ce steamer comme incapable de tenir la mer.

CHRONIQUE LOCALE.

Il résulte d'une enquête présidée par le coroner Flanigan, qu'un nommé Charles Chaligny est mort dans la troisième Municipalité, par suite d'intempérance.

—

Trois individus ont été condamnés hier à $5 d'amende par le recorder Genois, chacun pour tapage nocturne.

—

Biddy O'Moora, a été arrêté hier par la police de la première municipalité, sous la prévention d'avoir volé une couverture de laine à Louisa Lymond.

—

James Gallagher, arrêté sous la prévention d'avoir causé la mort de James Mellary en le frappant à la tête avec une canne; comparaissait hier devant le Recorder Baldwin pour être examiné. Le témoignage contre lui étant insuffisant, il a été mis en liberté.

—

Vol.—Jack Weylet Jules Warme, ont été arrêtés hier après-midi, par le capitaine Youmes, de la première Municipalité, accusés d'avoir forcé la chambre de Francis Jaillour, dimanche soir, et d'avoir enlevé le contenu de deux valises consistant en plusieurs douzaines de cuillères et fourchettes d'argent, $300 en or, et une quantité de bijoux. Il seront examinés par le recorder Genois.

—

Le Général DeBuys — On lit dans le St-Landry Whig: "L'arrivée du Général jeune notre village n'a pas excité un fort enthousiasme, bruyant et creux qui prend sa source dans l'appréciation superficielle des hommes, et qui souvent est créé par les opposées tibations faites en faveur de la prétention de rapiter. Mais cependant il a de ces candidats dont le mérite inconnu les force à avoir recours à ces moyens pour se faire connaître. Mais si la réception qu'on a fait au général n'était pas bruyante, elle n'en a pas moins été cordiale, et l'impression qu'il a laissée dans l'esprit de ceux à qui il a été présenté, est profonde et durable. Les manières simples du général, sa modestie lorsqu'il parle de lui-même, la manière franche et indépendante avec laquelle il reçoit ceux qui lui sont présentés, lui ont valu l'amitié et le soutient de tous les hommes de bon sens. Beaucoup de personnes qui, avant de l'avoir connu, n'auraient pas voulu voter pour lui, sont, maintenant qu'ils le connaissent, ses plus fermes soutiens. Le secret du succès du général consiste simplement en ce qu'il s'adresse de préférence au bon sens du peuple et laisse à d'autres ces appels aux passions des partisans intéressés; il ne fait aucune de ces promesses vagues qui sont faites généralement pour tromper les gens crédules; il va droit à son but, libre de tout engagement, avec un seul objet en vue: le bien de l'Etat. Que n'ont ainsi les démocrates tiennent des assemblées, qu'ils dénoncent avec virulence ordinaire, ce qu'ils appellent "dictateur de partis;" cela n'empêchera pas tous les honnêtes gens de la paroisse de se réunir pour donner une majorité écrasante à MM. Debuys & Sparrow, et pour plonger à tout jamais les prétentions d'une certaine oligarchie soi disant démocratique dans le gouffre de l'oubli."

—

LAFOURCHE.—Les whigs portent pour leurs candidats au Sénat, MM. James G. Allen et Robert C. Martin. Les locofocos, Miles Taylor et J. C. Beatty.

On lit dans le *Vigilant* de Donaldsonville:

"A la suite d'une querelle entre un Italien nommé Coulon et un français nommé Jean Grihlé, le premier a été très dangereusement blessé. On doute qu'il en revienne. Grihlé sera jugé aux prochaines assises qui commenceront le 27 de ce mois.

—

Plusieurs planteurs de l'Ascension et de Lafourche ont commencé leur roulaison. Jusqu'à présent le rendement n'est pas considérable.

—

ELECTIONS.

FLORIDE.—La Gazette de Pensacola du 18, donne les retours du comté d'Escambia, lesquels présentent une majorité de 70 pour Cabell, le candidat whig pour le Congrès. Dans le comté de Jackson, sa majorité est 210.—Dans le comté de Franklin, Hockenborough a reçu 50 voix de majorité; dans celui de Calhoun 90 et dans celui de Washington 80. Pas de chiffres de Walton qui donnera, suivant la gazette un fort vote whig. Jusqu'à présent le candidat whig a une avance de 500 à 600 voix.

—

GEORGIE.—Les nouveaux retours vont encore changer très sensiblement la nature du résultat connu.—Crawford a une majorité de 1033 à 1500 voix.

—

La majorité whig dans la Chambre sera de 10, et la majorité locofoco dans le Sénat de 1. De sorte que les whigs auront en chambres réunies une majorité de 9 voix.

—

On croit que M. Buchanan ne tardera pas à résigner son fauteuil de Secrétaire d'Etat—il aura à obtenir cette place du sénateur de la Pennsylvanie que lui a promise Polk en échange de son vote. Il pourra venir à la Cour Suprême. On assure qu'il préférera cette dernière.

—

L'Hon. B. G. Thibodeaux, membre du Congrès pour le second district, est parti pour le Nord.

—

Il y a eu le 13, une gelée blanche à Thibodeaux, Lafourche, cela n'est rien moins que favorable à la récolte du sucre.

—

ASSASSINAT.—Nous voyons par le *Minerva* de Thibodeaux, qu'un horrible assassinat a été commis, sur le Bayou Black, paroisse de Terrebonne, le dimanche, 28 du mois dernier.

A la suite d'une discussion insignifiante, un nommé Quinn a été assassiné par un nommé Maxwell, qui est parvenu à s'échapper—on le croit passé au Texas.

—

L'asyle des Orphelins attaché à l'église St. John dans le Maryland, a été incendié ces jours passés. On a eu beaucoup de peine à sauver l'église qui se trouvait contigue ainsi que le bâtiment occupé par les Sœurs de Charité.

—

Deux condamnés de couleur, nommés Washington Baker et John Suter, se sont évadés de la prison de Washington, District de Colombie; mais on est parvenu à les arrêter de nouveau.

—

TELEGRAPHE MAGNETIQUE.—Nous voyons par le Boston *Advertiser* que les propriétaires du télégraphe magnétique prennent des arrangemens pour établir de suite une ligne entre Boston et New-York par Worcester et Springfield. La ligne de Washington à Baltimore est terminée, et l'on travaille à celle de Baltimore à Philadelphie—enfin la ligne entre Philadelphie et New York doit être terminée le 10 novembre. De sorte qu'on s'attend à voir au 1er décembre, le télégraphe fonctionner de Washington à New York et probablement jusqu'à Boston.

—

REVOLTE A BORD.—Il y a eu le 18 aout une révolte à bord de la barque *Oscar*, capitaine Ludlow, près *d'Isla Grande*. Le capitaine, dans ce moment d'extrême danger, fit sauter la cervelle du principal meneur, et tout rentra dans l'ordre.

—

La petite vérole fait des ravages à Baltimore.

—

Une lettre de Camden, Caroline du Sud, annonce que les plantations étant très considérables que la récolte de coton souffrira beaucoup, ainsi que celle du maïs.

—

On lit dans le Pensacola *Gazette*: Mercredi dernier, nous avons vu arriver ici le steamer *Loma*, venant de Geneva, Alabama. Geneva est un petit village à la jonction des rivières Choctahatchie et Pea.

"C'est la première tentative qui ait été faite de soumettre à la navigation à vapeur le Choctahatchie."

—

ACCIDENT A NEW YORK.—Un enfant de Mme Riker, rue Bethune, âgé d'environ 10 ans, est tombé dans la rivière où il pêchait et s'est noyé.

—

A Philadelphie, dans la pension de Mme Rigge, on a volé à M. Joseph Poulet $1200 en or. On soupçonne un camarade de chambre qui a pris la fuite laissant une superbe malle pleine de briques.

—

"DEUX BOUTIQUES.—On lit dans le *Courrier des E. Unis*:—A Paris, la police de New York a mis sous les verrous deux ladies pour travailler le jeu matrimonial paraît avoir de puissants attraits, car elles sont, l'une et l'autre, en possession de deux maris. La première a nom Catherine Rebecca, et après avoir épousé deux hommes, les consignations mettent le sieur Nable, elle a fait, le 10 septembre, paraît honneur au sieur Charles Langdon. Les deux époux ont d'abord été tentés de se disputer à coups de poing la propriété de leur commune moitié, mais, après réflexion, ils ont très judicieusement jugé qu'ils n'avaient, tous les deux, rien de mieux à faire que de s'abandonner à la loutage.

La seconde s'appelle Marguerite, et a successivement épousé les sieurs Garrison et Davis.

—

Le journal abolitionniste de M. Cassius M. Clay, le *True American*, a de nouveau paru à Lexington, Kentucky; mais on a de fortes raisons de croire qu'il sera imprimé à Cincinnati. Cette persistance insensée à vouloir braver toute une population, peut avoir pour lui de fâcheuses conséquences dont son fanatisme ne le sauvera pas.

—

FEUILLETON.

LE COMTE DE MONTE CHRISTO

PAR ALEXANDRE DUMAS.

QUATRIEME PARTIE.

(Voir l'Abeille du 20 septembre au 20 octobre.)

ON NOUS ECRIT DE JANINA.

Franz était sorti de la chambre de Noirtier si chancelant et si égaré, que Valentine elle-même avait eu pitié de lui.

Villefort, qui n'avait articulé que quelques mots sans suite et qui s'était enfui dans son cabinet, reçut deux heures après la lettre suivante:

"Après ce qui a été révélé ce matin, M. Noirtier de Villefort ne peut supposer qu'une alliance soit possible entre sa famille et celle de M. Franz d'Epinay. M. Franz d'Epinay a horreur de songer que M. de Villefort, qui paraissait connaître les événemens racontés ce matin, ne l'ait pas prévenu dans cette intention.

Quiconque eût vu en ce moment le magistrat ployé sous le coup, n'eût pas cru qu'il le prévoyait, en effet jamais il n'eût pensé que son père eût poussé la franchise, ou plutôt la rudesse, jusqu'à raconter une pareille histoire. Il est vrai que jamais M. Noirtier, assez dédaigneux qu'il était de l'opinion de son fils, ne s'était préoccupé d'éclaircir le fait dont parlait Villefort, et que ce ne était toujours cru que le général de Quesnel, ou le baron d'Epinay, selon qu'on voudra l'appeler du nom qu'il a bien fait ou du nom qu'on lui avait donné, était mort assassiné et non tué loyalement en duel.

Cette lettre et dure d'un jeune homme si respectueux jusqu'alors était mortelle pour l'opinion d'un homme comme Villefort.

A peine était-il dans son cabinet que sa femme entra.

La sortie de Franz, appelé par M. Noirtier, avait tellement étonné tout le monde, que la position de Mme de Villefort, restée seule avec le malade et les témoins, devint de moment en moment plus embarrassante. Alors Mme de Villefort avait pris son parti, et elle était sortie en annonçant qu'elle allait au bouvillet.

M. de Villefort se contenta de lui dire qu'à la suite d'une explication entre lui, M. Noirtier et M. d'Epinay, le mariage de Valentine avec Franz était rompu.

Il était difficile à reporter à ceux qui attendaient; aussi Mme de Villefort, en rentrant, se contenta-t-elle de dire que M. Noirtier, ayant eu un commencement de la conférence une espèce d'attaque d'apoplexie, le contrat était naturellement remis à quelques jours.

Cette nouvelle, toute fausse qu'elle était, arrivait si singulièrement à la suite de deux malheurs du même genre, que les auditeurs se regardèrent étonnés et se retirèrent sans dire une parole.

Pendant ce temps, Valentine, heureuse et épouvantée à la fois, après avoir embrassé et remercié le faible vieillard qui venait de briser ainsi d'un seul coup une chaîne qu'elle regardait déjà comme indissoluble, avait demandé à se retirer chez elle pour se remettre, et Noirtier lui avait, de l'œil, accordé la permission qu'elle sollicitait.

Mais au lieu de remonter chez elle, Valentine, une fois sortie, prit le corridor, et, sortant par la petite porte, s'élança dans le jardin. Au milieu de tous les événemens qui venaient de se saisser les uns sur les autres, une terreur sourde avait constamment comprimé son cœur. Elle s'attendait d'un moment à l'autre à voir apparaître Morrel pâle et menaçant comme le laird de Ravenswood au contrat de Lucie de Lammermoor.

En effet, il était temps qu'elle arrivât à la grille. Maximilien, qui s'était doute de ce qui allait se passer en voyant Franz quitter le cimetière avec M. de Villefort, l'avait suivi; puis, après l'avoir vu entrer, l'avait vu sortir encore et rentrer de nouveau avec Albert et Château-Renaud. Pour lui il n'y avait donc plus de doute. Il s'était alors jeté dans son enclos, prêt à tout événement, et bien certain qu'au premier mouvement de liberté qu'elle pourrait saisir Valentine accourrait à lui.

Il ne s'était pas trompé; son cœur, collé aux planches, vit en effet apparaître la jeune fille qui, sans prendre aucune des précautions d'usage, accourait à la grille.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur elle, Maximilien fut rassuré; au premier mot qu'elle prononça, il bondit de joie.

—Sauvée! dit Valentine.

—Sauvée! répéta Morrel ne pouvant croire à un pareil bonheur; mais pour quoi et par qui sauvée?

—Par mon grand-père. Oh! aimez-le bien, Morrel! Morrel jura d'aimer le vieillard de toute son âme; et ce serment ne lui coûtait point à faire, car dans ce moment il ne se contentait pas de l'aimer comme un ami ou comme un père, il l'adorait comme un dieu.

—Mais comment cela s'est-il fait? demanda Morrel; quel moyen étrange a-t-il employé?

Valentine ouvrait la bouche pour tout raconter, mais elle songea qu'il y avait au fond de tout cela un secret terrible qui n'était point à son grand-père seulement.

—Plus tard, dit-elle, je vous raconterai tout cela.

—Mais quand?

—Quand je serai votre femme.

C'était mettre la conversation sur un chapitre qui rendait Morrel facile à tout entendre: aussi il entendit même qu'il devait se contenter de ce qu'il savait, et que c'était assez pour un jour. Cependant il ne consentit à se retirer que sur la promesse qu'il verrait Valentine le lendemain soir.

Valentine promit ce que voulait Morrel. Tout était changé à ses yeux, et certes il lui était même difficile de croire maintenant qu'elle épouserait Maximilien, de croire une heure auparavant qu'elle n'épouserait pas Franz.

Pendant ce temps, Mme de Villefort était montée chez Noirtier.

Noirtier le regarda de cet œil sombre et sévère avec lequel il avait coutume de la recevoir.

—Monsieur, lui dit-elle, je n'ai pas besoin de vous apprendre que le mariage de Valentine est rompu, puisque c'est lui qui cette rupture a eu lieu.

Noirtier resta immobile.

—Mais, continue Mme de Villefort, ce que vous ne savez pas, Monsieur, c'est que j'ai toujours été opposée à ce mariage, que je faisais mieux encore, Noirtier regarda en bête-fille en homme qui attend une explication.

—Or maintenant que ce mariage, pour lequel je conseillais votre répugnance est rompu, je viens faire près de vous une démarche que si M. de Villefort le savait, il ne le saurait pas.

Les yeux de Noirtier demandèrent quelle était cette démarche.

—Je viens vous prier, Monsieur, continua Mme de Villefort, comme la seule qui en ait le droit, car je suis la seule à qui il n'en ressulte rien; je viens vous prier de rendre, je ne dirai pas vos bonnes grâces, elle les a toujours eues, mais votre fortune à votre petite fille.

Les yeux de Noirtier demeurèrent un instant incertains: il cherchait évidemment les motifs de cette démarche, et ne les pouvait trouver.

—Puis-je espérer, Monsieur, dit Mme de Villefort, que vos intentions étaient en harmonie avec la prière que je venais vous faire?

—Oui, fit Noirtier.

—En ce cas, Monsieur, dit Mme de Villefort, je me retire à la fois reconnaissante et heureuse.

Et saluant M. Noirtier, elle se retira.

En effet, dès le lendemain Noirtier fit venir le notaire: le premier testament fut déchiré, et un second fut fait, dans lequel il laissa toute sa fortune à Valentine, à la condition qu'on ne la séparerait pas de lui.

Quelques personnes alors calculèrent de par le monde que Mlle de Villefort, héritière du marquis et de la marquise de Saint-Méran, et rentrée en la grâce de son grand-père, aurait un jour bien près de trois cent mille livres de rente.

Tandis que ce mariage se rompait chez les Villefort, M. le comte de Morcerf avait reçu la visite de Béjote-Chitaite, et pour montrer son empressement à Danglars, il endossait son grand uniforme de lieutenant-général, qu'il avait fait orner de toutes ses croix, et demandait ses meilleurs chevaux.

Ainsi paré, il se rendit rue de la Chaussée-d'Antin et se fit annoncer à Danglars, qui faisait son relevé de fin de mois.

Ce n'était pas le moment où depuis quelque temps il fallait prendre le banquier pour le trouver de bonne humeur.

Aussi, à l'aspect de son ancien ami, Danglars prit son air majestueux et s'établit carrément dans son fauteuil.

Morcerf, si rompu d'habitude, avait emprunté au contraire un air riant et affable; en conséquence, à peu près sûr qu'il était que son ouverture allait rencontrer un bon accueil, il ne fit point de diplomatie, et arrivant au but d'un seul coup:

—Baron, dit-il, me voici. Depuis longtemps nous tournons autour de nos paroles d'autrefois....

—Morcerf s'attendait à cela mais à voir s'épanouir la figure du banquier, il attriquait le remboursement à son aise, mais au contraire cette figure devint, ce qui était presque inexprimable, plus impassible et plus froide encore.

—Vous pourquoi Morcerf s'était arrêté au milieu de sa phrase.

—Quelles paroles, monsieur le comte? demanda le banquier, comme s'il cherchait vainement dans son esprit l'explication de ce que le général voulait dire.

—Oh! dit le comte, vous êtes formaliste, mon cher Monsieur, et vous me rappelez que le cérémonial doit se faire selon tous les rites. Très bien! ma foi. Pardonnez-moi, comme je n'ai qu'un fils, et que c'est la première fois que je songe à le marier, j'en suis encore à mon apprentissage; allons, je m'exécute.

Et Monsieur Morcerf, avec toute la grâce, la plus profonde révérence à Danglars, et lui dit:

—Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Eugénie Danglars, votre fille, pour mon fils le vicomte Albert de Morcerf.

Mais Danglars, au lieu de sourire comme on s'en avait que Morcerf pouvait espérer de lui, fronça le sourcil, et, sans inviter le comte, qui était resté debout, à s'asseoir:

—Monsieur le comte, dit-il, avant de vous répondre, j'ai un besoin de réfléchir.

—De réfléchir! répéta Morcerf de plus en plus étonné; n'avez-vous donc pas eu le temps de réfléchir depuis tantôt huit ans que nous causâmes de ce mariage pour la première fois?

—Monsieur le comte, dit Danglars, tous les jours il arrive des choses qui font que les résolutions les plus sûres, tout à coup, se trouvent ébranlées.

—Comment cela? demanda Morcerf, je ne vous comprends pas, baron.

—Je veux dire, Monsieur, que depuis quinze jours je ne vis que de nouvelles circonstances.

—Permettez, dit Morcerf; est-ce ou n'est-ce pas votre conduite que nous jouons?

—Comment cela, demanda Danglars?

—Oui, répétons-nous catégoriquement.

—Je ne demande pas mieux.

—Vous avez vu M. de Monte-Christo?

—Je le vois très souvent, dit Danglars en secouant son jabot, c'est un de mes amis.

—Eh bien! une des dernières fois que vous l'avez vu, vous lui avez dit que je semblais oublieux, irrésolu à l'endroit de ce mariage?

—C'est vrai.

—Eh bien! me voici. Je ne suis ni oublieux ni irrésolu, vous le voyez, puisque je viens vous sommer de tenir votre parole.

Danglars ne répondit pas.

—Avez-vous quelque chose d'avis, ajouta Morcerf, ou n'avez-vous prévoyez de demande que pour vous donner le plaisir de m'humilier?

Danglars comprit que s'il continuait la conversation sur le ton où il l'avait entamée, la chose pourrait bien tourner mal.

—Monsieur le comte, dit-il, vous devez être à bon droit surpris de ma réserve, je comprends cela, aussi croyez bien que mon tout le premier je m'en affige; croyez bien que elle n'est commandée par des circonstances impérieuses.

—Ce sont là des propos en l'air, mon cher Monsieur, dit le comte, et dont pourrait peut-être se contenter le premier venu; mais le comte de Morcerf n'est pas le premier venu, et quand un homme comme lui vient trouver un autre homme, lui rappelle la parole donnée et que cet homme manque à sa parole, il lui doit d'exiger en place qu'on lui donne au moins une bonne raison.

Danglars était lâche, mais il ne le voulait point paraître. Il fut piqué du ton que Morcerf venait de prendre.

—Aussi n'est-ce pas la bonne raison qui me manque, répondit-il.

—Que prétendez vous dire?

—Que la bonne raison, je l'ai, mais qu'elle est difficile à dire.

—Vous sentez cependant, dit Morcerf, que je ne puis me payer de vos rétécences; et une chose en tout cas vous paraît claire, c'est que vous refusez mon alliance.

—Non, Monsieur, dit Danglars, je respons ma résolution, voilà tout.

—Mais vous n'avez pas cependant la prétention, je le suppose, de croire que je souscrive à vos caprices, et que j'attende tranquillement et humblement le retour de vos bonnes grâces?

—Ah!, monsieur le comte, si vous ne pouvez attendre, regardez-moi comme un homme sans aveux.

Le comte se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas faire l'éclat que son caractère superbe et irritable portait à faire; cependant, comprenant qu'en pareille circonstance la ridicule serait de son côté, il avait déjà commencé à gagner la porte du salon, lorsque, se ravisant, il revint sur ses pas.

Un nuage venait de passer sur son front, y laissant au lieu de l'orgueil offensé la trace d'une vague inquiétude.

—Voyons, dit-il, mon cher Danglars, nous nous connaissons depuis longues années, et par conséquent nous devons avoir quelque ménagement l'un pour l'autre. Vous me devez une explication, et c'est bien le moins que je sache à quel malheureux événement nous fils dont la perte de vos bonnes intentions à son égard.

—Ce n'est point personnel au vicomte, voilà tout ce que je puis vous dire, monsieur, répondit Danglars, qui relevant impétueusement en voyant que Morcerf s'adoucissait.

—Et à qui donc cet événement peut-il regarder? dit Morcerf, dont le front se couvrit de plus en plus.

Danglars, à qui aucun de ces symptômes n'échappait, fixa sur lui un regard plus sondé qu'il n'avait coutume de le faire.

—Remercies-moi de ne pas m'expliquer davantage, dit-il.

Un tremblement nerveux, qui venait sans doute d'une colère contenue, agitait Morcerf.

—Jai le droit, répondit-il en faisant un violent effort sur lui-même, j'ai le droit d'exiger que vous vous expliquiez: est-ce donc contre Mme de Morcerf que vous avez quelque chose? Est-ce ma fortune qui n'est pas suffisante? Sont-ce mes opinions qui, étant contraires aux vôtres...

—Rien de tout cela, Monsieur, dit Danglars; je sais impartionnable, car je me suis engagé connaissant tout cela. Non, ne cherchez plus, je suis vraiment honteux de vous faire faire cet examen de conscience; restons-en là, croyez-moi. Prenons le terme moyen du délai, qui n'est ni une rupture ni un engagement. Rien ne prend, mon Dieu! Ma fille a dix-sept ans et votre fils vingt et un. Pendant notre halte le temps marchera, lui; il amènera les événemens; les choses qui paraissaient obscures la veille sont parfaites le lendemain; parfois ainsi avec un mot, parfois ainsi en un jour tombent les plus cruelles calomnies.

—Des calomnies avez-vous dit, Monsieur? s'écria Morcerf en devenant livide. On me calomnie, moi!

—Monsieur le comte, ne nous expliquons pas, vous dis-je.

—Ainsi, Monsieur, il me faudra subir tranquillement ce refus?

—Pénible surtout pour moi, Monsieur. Oui, plus pénible pour moi que pour vous, car je comptais sur l'honneur de votre alliance, et un mariage manque fait toujours plus de tort à la famille qu'au fiancé.

—Et cet honneur, Monsieur, n'en parlons plus, dit Morcerf.

Et frottant ses gants avec rage, il sortit de l'appartement.

Danglars remarqua que pas une seule fois Morcerf n'avait osé demander si c'était à cause de lui, Morcerf, que Danglars retirait sa parole.

Le soir il eut une longue conférence avec plusieurs personnes qui ne sortirent qu'à une heure du matin.

Le lendemain on se réveillant, Danglars demanda les journaux, en lui lut apporta aussitôt; il en écarta trois ou quatre et prit l'*Impartial*.

C'était celui dont Beauchamp était le rédacteur-gérant.

Il brise rapidement l'enveloppe, l'ouvrit avec une précipitation nerveuse, parcourut négligemment sur le premier *Paris*, et, arrivant aux faits divers, s'arrêta avec son sourire ordinaire sur un entre-filet commençant par ces mots: *On nous écrit de Janina*....

—Bon, dit-il après avoir lu, voilà un petit bout d'article sur le colonel Fernand, qui, même toute probabilité, me dispensera de donner des explications à M. le comte de Morcerf.

La suite à demain.

80— Nous apprenons l'intention des capitalistes et surtout des pauvres ou qui désirent s'établir sur de bonnes terres de fertiles, sur la vente des propriétés de M. Dugué Livendais, annoncée pour le 1er décembre prochain. Ces terres, dont la majeure partie est située dans la localité connue sous le nom de la Vacherie, offrent de grands avantages à la spéculation. Voyez annonces.

A VENDRE—Un bon [illegible] S. V. BARRETT, 30, Vieille Levée.

21 oct

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.

Nouvelle-Orléans, lundi soir, 20 octobre 1845.

Il n'y a aucun changement sur le marché ce soir; la demande est toujours sur une échelle très limitée, et il n'y a pas grande disposition à opérer, avant l'arrivée des nouvelles d'Europe qui nous sont otées maintenant par le Great Britain. Il est probable que ces nouvelles donneront quelque impulsion au marché. Les ventes, aujourd'hui, se sont élevées à environ 3000 balles, et bien que dans quelques circonstances les prix aient été un peu plus favorables aux acheteurs, la différence n'est pas encore assez marquée pour rien changer dans nos cotes.

CLASSIFICATION DE LIVERPOOL.

Inferior	[illegible]
Ordinary to good ordinary	[illegible]
Middling	[illegible]
Good Middling	[illegible]
Middling Fair	[illegible]
Fair	[illegible]
Good Fair	[illegible]
Good and Fine	[illegible]

Le change est rare et on nous demande des actions courte. Sterling 9 à 9½ par cent de prime; France 5 à 5 1/16 à 5 f 20; New York 9 à 10 jours 1 à 1½ à par cent d'escompte; Cincks 9½ à 10 par cent d'escompte.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

ARRIVES.

Navire Rowland, Chase, Liverpool, J P Whitney & Co
Navire Dumanoir, Blanc, Liverpool, J P Whitney & Co
Navire Rockall, Foster, Liverpool, J P Whitney & Co
Goel Native, Mateos, Matagorda et Brize d'Atacapas, L Debbis.

ARRIVES

Bateau de remorque Adriatic, Kinney, des passes, ayant à sa remorque les navires Cygnet et Ann
Navire Cygnet, Hoard, en 45 jours de Liverpool.
Navire Ann, Hill, Boston.
Bateau à vapeur des Etats Unis, Harney, lieutenant commandant Withrop, de Norfolk par la voie de Mobile, ayant un détresse, et mentionné à la pointe.
Steamer Fashion, Fullerton, Mobile.
Steamer Charlotte, Elem, Batin Rouge
Steamer Concordia, Thomasson, Pickaburg
Steamer Prairie, Sandford, Natchitoches
Steamer Wheel of Fortune, Murphy, Louisville.
Steamer Andrew Jackson, Carter, Louisville.
Steamer J E Roberts, Roberts, Pittsburg.

MEMORANDA

La Col Harney signale quatre voiles carrées mouillant la rade, ainsi qu'un brick supposé être le Tiel, venant de la Havane.

Le bateau de remorque Adriatic a quitté la passe Sud Oueste le 19 du courant à 10 heures A M.—Lors de son départ, il y avait une barque [illegible] à remorquer, à l'ancre à la pointe.

Le capitaine Andrew Jackson nous apprend qu'à son départ de Cincinnati il y avait 4 pieds d'eau dans l'Ohio, et que cette rivière montait encore.

DERNIERS DATES.

Boston	oct. 10	Londres	sept 25
New York	oct. 11	Liverpool	sept 26
Philadelphie	oct. 11	Liverpool	sept 26
Baltimore	oct. 11	Liverpool	sept 26
St Augustin	oct. 1	Havane	sept 20
Charleston	oct. 4	Vera Cruz	sept 21
Savannah	sept 27	Tampico	sept 27
Mobile	oct. 12	Tampico	sept 27

80— Le navire WALDRON, de New York, est en déchargement au fond de l'entrepôt. Les consignataires sont prêts de venir recevoir leurs marchandises, si elles leur sont livrées. LEVI H GALE

21 oct — Consignataire

80— Le navire ST. MARY, capitaine R. W. Foster, de New York, est maintenant en déchargement au bas de l'entrepôt. Les consignataires sont requis de prendre livraison des marchandises sur le bord, faute de quoi elles seront emmagasinées à leurs risques et dépens.

20 oct — Consignataire Magnin et Lafayette

80— Le navire CLYDE, capt A. Richford, de New York est actuellement en déchargement au bas de l'entrepôt. Les consignataires sont requis de prendre livraison de leurs marchandises sur le bord, faute de quoi elles seront emmagasinées à leurs risques et dépens.

FREDRICK A BRO.

21 oct — 74, Camp.

80— AVIS—A dater de ce jour, le navire [illegible] ne prendra plus aucun chargement à moins que le fret ne soit payé d'avance.

21 oct — F LONGIE 116, Royale.

BAREGIENNE.

TOILETTE HYGIENIQUE DE LA PEAU.

EN débarquement du navire New Hampshire, et à vendre chez A. A. Peychaud, 128 rue Royale.

La Baréginne jouit de plusieurs propriétés spéciales, sous le rapport hygiénique, au point de vue des toilettes. Elle rafraîchit, rend souple et douce la peau, et la préserve des effets du soleil, du vent, de la poussière, et de la sueur. Elle est particulièrement recommandée aux personnes qui ont le teint rouge, et en général, elle est d'un usage journalier pour la toilette de tous les jours.

Les abonnés aux bains de mer, et les voyageurs trouveront dans cette Baréginne, un moyen de prévenir les effets du soleil, du vent, et de la poussière, et de rendre la peau douce et souple.

Les abonnés aux bains de mer, et les voyageurs trouveront dans cette Baréginne, un moyen de prévenir les effets du soleil, du vent, et de la poussière, et de rendre la peau douce et souple.

Les dames qui ont le teint rouge, trouveront dans cette Baréginne, un moyen de prévenir les effets du soleil, du vent, et de la poussière, et de rendre la peau douce et souple.

Les personnes